

La baruèta que praïdge

Vo n'ie djamâ ohyi sla d'la baruèta, qu' rapiagâve la conchace d'on lâr, et qu'lli fasaï la leçon? — Eh bin! écoutâ:

On de sté z-être que n'fasaï ra que vaille, ana tcharvoûtâ que lassive sa fana s'tuâ à l'ovraïdge et sè z-afan crevâ de fan, — adé da lè pintè à ron-nâ su lè bravè dja, — avai vou, on djeu, ana bala tètcha de bou, darie l'hotau d'on vesin.

Sa fana, que gagnive tota la via du m'naïdge à fasan la boua po lè dja, n'avai pieu ra d'bou po colâ son lindge: quan on prê adé, le tchavon vin on viaïdge!

Et i n'ya pas! Po faire la boua, i fau du bou ou d'la gagnée, nèdon?

— Mâ, po l'alâ gagnie à me baïllan du mau, va t'faire à fotre! — c'est dinse que praïdgive noutra qu'enai-llhe — i l'a fau alâ robâ, on poûe ci, on poûe linque; on n'y veû ra vet.

Adon, ana nei qu'i faset nîr qu'ma da on for, i s'a va to pian a chan de l'hotau d'on grandgie, lly « amprontâ sa baruèta ».

Mâ, ma fet, c'étaï ana villia baruèta, que bracaïllivè, que grincive, pocha qu'on n'la frayive pâ tot lè djeu, vo peutet me crère.

Il apougne la baruèta, s'a va po qu'ri son bou; mâ sta bougressa subiâve, grincive, que ça lly baïllive la venèta. Il avet bei alâ tot pian, tot pian, c'étaï adé le même afaire. I sabiaït que g'ta casseroûde lli disaït: « On no veût vet!

La brouette qui parle

Vous n'avez jamais entendu celle (l'histoire) de la brouette qui remplaçait la conscience d'un voleur, et qui lui faisait la leçon? — Eh bien! écoutez:

Un de ces êtres qui ne faisait rien qui vaille, une ch..... qui laissait sa femme se tuer à l'ouvrage et ses enfants périr de faim, — toujours dans les cabarets à crier sur les braves gens, — avait vu, un jour, une belle toise de bois, derrière la maison d'un voisin.

Sa femme, qui gagnait toute la vie du ménage en faisant la lessive pour les gens, n'avait plus de bois pour couler son linge: quand on prend toujours, le bout vient une fois!

Et il n'y a pas! Pour faire la lessive, il faut du bois ou de la tourbe, n'est-ce pas?

— Mais, pour l'aller gagner en me donnant de la peine, va te faire fiche! — c'est ainsi que parlait notre canaille — il le faut aller voler, un peu ici, un peu là; on n'y verra rien.

Donc, une nuit qu'il faisait noir comme dans un four, il s'en va tout doucement à côté de la maison d'un fermier, lui « emprunter sa brouette ».

Mais, ma foi, c'était une vieille brouette, qui marchait en grinçant, parce qu'on ne la graissait pas tous les jours, vous pouvez me croire.

Il prend la brouette, s'en va pour quérir son bois; mais cette bougressa sifflait, grinçait, que cela lui donnait la venette. Il avait beau aller lentement, tout lentement, c'était toujours la même chose. Il semblait que cette sorcière lui disaït:

On no veût vet!¹ » I grulâve da sê tchaussè; mâ i faliet alâ d'avant.

Arvâ tchie lo vesin, i pra son coraidge a do man, tchardge son boû, pra lê pieu grô gosai, yia met tan qu'la baruèta étai tol' achatelâie. — Nion ne l'avet vou.

I retrace contre l'hotau da la sâre² nei, adé tot pian, tot pian, po ne pâ se faire à l'ohyi. Mâ, sta pouson d'baruèta, anondret qu'el est tchardgie, rêle encouo pieu fouâu: « On no veût vet! On no veût vet! »

— Diabe te fote pâ mie por ana baruèta! y n'ai poret ra de tchance, que se pinse noutré lâr.

La dégueuille le pra, i sa va adé pieu liama; mâ c'è encouo pie, ce r'è bin à n'otra tchanson. Ce n'è pieu: « On no veût vet! » mâ: « On no z-a vou, i t'lai bin det!... On no z-a vou, i t'lai bin det! »³

Djama i n'avai tan suâ de sa vie de gouape; il avai s'poeû qu'i restâve su piace et grulâve de s'rémoudâ. Mâ, i faliet bin alâ djanqu'u tchavon, anondret que l'avai acquemacie...

— T'enlève-t'i pâ! Adé la même tchanson!...

I n'osâve pieu boudgie, ne bouèta on pied d'avant l'autre. A la fin dé fin, y pra son parti, fâ dé brassée de boû et fo lo can avoué, djanqu'à l'hotau; — poui i s'a va repouotâ su son doûe, sta baruèta de malheû, à sa piace.

Et vlinque qu'ma ana villia baruèta a pou praïdgie et remouâ la conchace d'on lâr, qui l'à n'étai, ma fet, tot terbi.

« On nous verra! On nous verra! » Il tremblait dans ses culottes; mais il fallait aller de l'avant.

Arrivé chez le voisin, il prend son courage à deux mains, charge son bois, prend les plus gros morceaux, y en met tant que la brouette était toute surchargée. — Personne ne l'avait vu.

Il revient du côté de la maison dans la nuit noire, toujours lentement, lentement, pour ne pas se faire entendre, mais cette « poison » de brouette, à présent qu'elle est chargée, crie encore plus fort: « On nous verra! On nous verra! »

— Diable te fiche pas mieux pour une brouette! je n'ai pourtant rien de chance, pense notre voleur.

La frayeur le prend, il s'en va toujours plus vite; mais c'est encore pis, et c'est bien une autre chanson. Ce n'est plus: « On nous verra! » mais: « On nous a vus, je te l'ai bien dit!... On nous a vus, je te l'ai bien dit! »

Jamais il n'avait tant sué de sa vie de chenapan; il avait si peur qu'il restait sur place et tremblait de repartir. Mais il fallait bien aller jusqu'au bout, maintenant qu'il avait commencé.

— T'enlève-t-il pas! Toujours la même chanson!...

Il n'osait plus bouger, ni mettre un pied devant l'autre. A la fin des fins, il prend son parti, fait des brassées de bois et s'enfuit avec jusqu'à la maison; — puis s'en va reporter sur son dos cette brouette de malheur, à sa place.

Et voilà comment une vieille brouette a pu parler et remuer la conscience d'un voleur, qu'il en était, ma foi, tout terrifié.

Jules HUGUENIN.

Traduit par Fritz CHABLOZ.

¹ Prononcez très lentement et en accentuant bien chaque mot.

² *Sâre*, mot qu'il est impossible de traduire littéralement, non plus que de rendre par un autre. *El est sare nei*, il est complètement, entièrement nuit.

³ Lire très vite et sans accentuer.